

## CHAPITRE I

# L'ENTRÉE

### Le seuil

Récemment, P. Bazantay se demandait : « qu'appelle-t-on littérature aujourd'hui<sup>1</sup> ? » Un esprit un tant soit peu pessimiste pourrait être tenté de répondre : « une distraction », « un vieux beau », « un marqueur social », « un marché ». Un cynique ajouterait : « des mots, des nombrils ». Certes, beaucoup suivraient encore Todorov lorsqu'il écrit « [s]i je me demande aujourd'hui pourquoi j'aime la littérature, la réponse qui me vient spontanément à l'esprit est : parce qu'elle m'aide à vivre<sup>2</sup> ». Combien, cependant, arriveraient à justifier une telle prise de position ? Ou plutôt combien y croient vraiment ? La langue ne trompe pas : la « Littérature » est, nous dit *Le Petit Robert 2015*, « Ce qui est artificiel, peu sincère, *Et tout le reste est littérature* (Verlaine) ».

Le style a subi un sort parallèle. Si pour Boileau « Le style est l'homme même », si pour Vigny il révèle individus et époques<sup>3</sup>, Bruneau en dénonçant la dimension « divinatrice » de la démarche spitzerienne, la linguistique en ayant une approche descriptive, le structuralisme en revendiquant l'autotélisme et la clôture de l'énoncé ont comme sonné le glas de ce pauvre sire. Combe, s'il en était besoin, en apporte la confirmation :

ce problème des rapports entre la pensée et le langage semble avoir été évacué du champ de la stylistique, beaucoup plus attentive à décrire le fonctionnement des

---

1. BAZANTAY Pierre, CLÉDER Jean, *De Kafka à Toussaint*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Interférences », 2010, p. 7.

2. TODOROV Tzvetan, *La Littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007, p. 15.

3. COGARD Karl, *Introduction à la stylistique*, Paris, Flammarion, « Champs Université », 2001, p. 13.

procédés qu'à y lire les traces ou les signes des mécanismes de la pensée du locuteur ou du scripteur<sup>4</sup>.

Dans les pages qui suivent, nous voudrions redonner un peu de couleurs aux deux défunts en montrant que le style, loin de se réduire à un élément décoratif, à un usage idiosyncrasique (style d'auteur), à un recensement de procédés d'écriture, à un outil au service de l'expressivité ou à une tentative de rationalisation de la description linguistique, permet de se confronter aux visions du monde passées et présentes, aide à mieux appréhender le réel et sert même, ainsi que le disaient Rimbaud et les surréalistes, à « changer la vie ».

Pour le prouver, nous nous confronterons à une question qui, en quelques siècles, est passée du statut de « simple préoccupation » à celui de « véritable obsession », à la question qui, pour Simone Weil, est « la *source de toutes les servitudes* », la « *seule et unique tragédie* », à laquelle « [t]outes les tragédies que l'on peut imaginer reviennent » : « *l'écoulement du temps*<sup>5</sup> ». Qui en effet écrirait aujourd'hui ce qu'écrivait hier Rabelais : « [j]amais je ne me assubjectis à heures : les heures sont faitez pour l'homme, et non l'homme pour les heures<sup>6</sup> » ? Qui n'a pas entendu collègues, voisins ou amis récriminer contre le temps qui passe trop vite ou les journées qui sont trop courtes ? N'est-il pas aussi révélateur qu'une des œuvres les plus influentes de notre époque s'intitule *À la Recherche du Temps perdu* et que si ni Aristote, Plotin, Saint Augustin, Saint Thomas, Leibniz, Kant, Hegel, Comte ou Marx n'ont consacré un livre entier à cette question, que si les mots « Temps », « Durée », « Instant » ne figurent dans aucun de leurs titres majeurs, le xx<sup>e</sup> siècle, lui, a vu se succéder *Durée et simultanéité* de Bergson, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps* de Husserl, *La Dialectique de la durée* de Bachelard, *Être et Temps* de Heidegger, *Temps et Récit* de Ricœur, *Le Temps et l'Autre* de Levinas, *L'image temps* de Deleuze ? Cette récurrence est d'autant plus intéressante que jamais, objectivement parlant, nous n'avons eu autant de temps. Non seulement l'évolution de la technique « nous permet d'effectuer, par rapport à nos grands-parents, les mêmes actions dans un temps beaucoup plus court<sup>7</sup> » mais nous dormons « une heure et demie de moins que dans les années 1950 et deux de moins qu'au début du xx<sup>e</sup> siècle », nous passons aussi beaucoup moins de temps à cuisiner et avons enfin et surtout des journées de travail bien moins longues que

4. COMBE Dominique, « Pensée et langage dans le style », *Qu'est-ce que le style?*, Paris, PUF, « Linguistique nouvelle », 1994, p. 71-72.

5. WEIL Simone, *Leçons de philosophie*, Paris, Union Générale d'Éditions, « 10/18 », 1959, p. 255.

6. RABELAIS François, *La Vie très horrible du grand Gargantua*, XLI, Paris, GF Flammarion, p. 172.

7. CORRÈGES Déborah, « La tyrannie de la vitesse », *Sciences Humaines*, n° 239, juillet 2012, p. 32-35.

jadis. Même dans les dix dernières années, notre temps moyen hebdomadaire de travail a baissé de vingt minutes. Beaucoup plus de temps et pourtant beaucoup moins de temps... Un tel paradoxe ne mérite-t-il pas un détour ?

Reste à définir un support. Même si n'importe quel texte peut bien sûr être analysé temporellement, il n'en reste pas moins que certains genres, certaines périodes, certains types d'œuvre creusent plus certains sillons que d'autres. La question choisie n'invite-t-elle pas par exemple à se tourner du côté du roman, genre intrinsèquement temporel par son déploiement et sa quadruple structuration (histoire, récit, narration, lecture) ? Étant donné aussi que la question est éminemment contemporaine, une œuvre relativement récente ne permettrait-elle pas de mieux percevoir ce qu'une analyse du style peut apporter à nous, hommes et femmes du XXI<sup>e</sup> siècle ? Cependant, temporellement parlant, tous les romans contemporains ne sont pas novateurs, beaucoup reproduisent encore les schémas du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous nous intéresserons donc à un roman ouvertement en rupture sur ce point. Pour mieux mettre en lumière le rapport entre le style et la vision du monde, il serait, enfin, intéressant d'analyser une œuvre ayant une certaine réflexivité sur sa propre démarche voire une certaine conscience des enjeux philosophiques que sous-tendent tout traitement narratif et toute réflexion sur le temps.

Récapitulons : un roman contemporain s'intéressant à la question du temps, proposant une approche non traditionnelle de cette question tout en ayant une certaine réflexivité sur sa démarche voire un arrière-plan explicitement philosophique. Devant un tel cahier des charges, comment ne pas penser à *L'Emploi du temps* de Michel Butor ? Et cela d'autant plus qu'un simple sondage des œuvres complètes<sup>8</sup> de cet auteur montre qu'il travaille incessamment la forme de ses textes, qu'il voit dans le style beaucoup plus qu'un élément décoratif et que, chez lui, la question du temps est primordiale.

Le cap étant fixé, reste maintenant à monter dans le vaisseau et à établir la feuille de route. Pour ce faire, quoi de mieux que de pénétrer par la porte d'entrée, à savoir le titre ?

## La porte

Si Butor ne nie pas le fait qu'il existe une forte dimension inconsciente dans le choix de ses titres et raconte même avoir redécouvert des années plus tard le pour-

8. *Œuvres complètes*, CALLE-GRUBER Mireille (dir.), Paris, La Différence, 2006 à 2010, désignées dorénavant par l'abréviation OC suivie en chiffres romains du tome concerné.

quoi caché de certains d'entre eux<sup>9</sup>, il n'en reste pas moins qu'il a théorisé sur eux, qu'il a envisagé d'en faire une grammaire<sup>10</sup>, qu'il ne les choisit jamais hâtivement, qu'il y réfléchit longuement<sup>11</sup>, en envisage plusieurs et ne fait généralement son choix final que fort tardivement.

Cela n'induit cependant aucunement qu'il ne faut pas les analyser littéralement. Au contraire, Butor, lorsqu'il explique à Clavel les raisons qui l'ont amené à choisir le titre de son troisième roman, commence tout simplement par rappeler l'acceptation première du mot « modification » :

Et puis, ce titre correspond exactement à ce qui se passe dans la tête de mon personnage : il ne subit pas une transformation spectaculaire mais une simple modification. N'oubliez pas qu'il est un cadre supérieur : dans le carcan de la bourgeoisie, la métamorphose est interdite. Aussi Léon Delmont est-il incapable de changer la vie, au sens rimbaldien du terme. Il peut seulement changer quelque chose à sa vie<sup>12</sup>...

Puisque Revel se fixe un emploi du temps et cherche à reconstituer l'emploi du temps de son année à Bleston, il semble, de même, plus que légitime de voir derrière le titre de son deuxième roman une « répartition dans le temps de tâches à effectuer », un « règlement, tableau établissant cette répartition » :

C'était la première fois que je consacrais l'après-midi d'un samedi à cette recension de mes heures passées, poursuivie depuis le début de mai ; et je m'efforcerais à l'avenir d'éviter que se reproduise un tel empiètement, car cette fouille, ce dragage qui occupe maintenant si régulièrement toutes mes soirées de semaine [...] doit me permettre [...] d'intervenir enfin, avec intelligence et efficacité, ce qui ne m'est possible que pendant les week-ends, tous les autres jours étant sacrifiés, dévorés presque entièrement chez Matthews ans Sons<sup>13</sup>. (9 juin, p. 105/291)

Cette expression apparaissait déjà dans *Passage de Milan* (OC I, p. 107) et le thème général de ce premier roman était justement « l'emploi du temps » des uns et des autres pendant douze heures. Dans son quatrième roman, *Degrés*, cette signification est encore très présente. Symptomatiquement, elle est associée à une conception de l'existence particulièrement angoissante et semble non dénuée de

9. RAILLARD Georges, « Butor, écorché vif », *op. cit.*, p. 447.

10. DESOUBEAUX Henri, (textes réunis et présentés par), *Michel Butor, Douze ans de vie littéraire parisienne, 1956-1967*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1997, p. 121.

11. CHARBONNIER Georges, *Entretiens avec Michel Butor*, Paris, NRF, Gallimard, 1967, p. 12.

12. CLAVEL André, *Curriculum vitae, entretiens avec André Clavel*, Paris, Plon, 1996, p. 94-95.

13. Étant donné que Butor a cautionné l'une et étroitement collaboré à l'autre, nous avons choisi comme éditions de référence l'édition Minuit collection « double » pour sa praticabilité et l'édition de La Différence pour sa qualité scientifique. Par la suite, à chaque fois que nous citerons *L'Emploi du temps*, nous indiquerons donc une double pagination, la première renvoyant à l'édition Minuit « double », la deuxième à l'édition de La Différence.

lien avec le monde judéo-chrétien : « Pour mener à bien cette entreprise, il m'était donc nécessaire de m'établir une règle extrêmement stricte, monacale » (*OC I*, p. 759-760).

Spitzer suggère une autre interprétation. Le titre pourrait ne pas se référer à Revel :

Mais quelle est la raison d'un titre à première vue si peu transparent ? Nous devons sans aucun doute nous rapporter au passage [...] où James raconte le rêve qu'il a eu la nuit après l'accident, selon lequel c'est lui, James, qui a renversé avec son auto George Burton, et ensuite fourni la preuve que « ce n'était pas lui le coupable [...] » [...] en reconstituant son « emploi du temps », de ce soir-là, entre six et sept heures<sup>14</sup>[...]

On peut bien sûr généraliser la suggestion de Spitzer et l'élargir à tous les personnages potentiellement auteurs de « l'accident » de Burton mais aussi aux possibles pyromanes de Bleston voire à tous les protagonistes du roman, à tous les Blestoniens... Voilà qui conduit à un ultime élargissement. Si l'on donne à l'article défini du titre une valeur générique, ce roman ne serait-il pas un roman traitant de « l'emploi du temps » de l'homme moderne ?

Ce constat fait, il n'est pas inutile de rappeler que dans un de ses entretiens Butor invite ses lecteurs à réactiver les expressions figées ou stéréotypées de ses titres, à les « laver [...] de leur poussière, [...] de leur badigeon et de leur usure<sup>15</sup> » en redonnant à chaque mot son ou ses sens originels :

Aussi très souvent dans les titres nous rencontrons des expressions courantes qui, dans cette présentation spéciale, vont subir une sorte de bain de jouvence, des expressions habituelles auxquelles nous ne faisons plus attention et dans lesquelles nous sentons bien alors qu'il y a anguille sous roche<sup>16</sup>.

À plusieurs reprises, Butor a d'ailleurs lui-même souligné que *Passage de Milan* ne désigne pas que le nom d'une rue et que derrière le mot « milan », il faut voir « un oiseau de proie<sup>17</sup> ». La lexie « passage » indiquerait alors un procès, l'action de passer, « le vol de l'oiseau mythique dont l'ombre préfigure ce qui a lieu dans ces limites du temps et de l'espace<sup>18</sup> ». Les titres *Mobile* et *Degrés* sont tout aussi polysémiques :

14. SPITZER Leo, « Quelques aspects de la technique des romans de Michel Butor », *Études de style*, Paris, NRF, Gallimard, « Bibliothèque des Idées », 1970, p. 493.

15. CHARBONNIER Georges, *Entretiens avec Michel Butor*, op. cit., p. 20.

16. BUTOR Michel, *Improvisations sur Michel Butor*, Paris, La Différence, 1993, p. 77.

17. *Ibid.*, p. 78.

18. RAILLARD Georges, *Butor*, Paris, NRF, Gallimard, « La Bibliothèque idéale », 1968, p. 188.

quiconque connaît un peu les États-Unis, s'il lit « Mobile », pense tout de suite à une ville américaine, Mobile, Alabama, et l'ambiguïté est renforcée par le fait que le livre commence effectivement par l'Alabama<sup>19</sup>.

Le mot « degrés » [...] va servir pour indiquer les mesures dans toutes sortes de domaines scientifiques : la mesure d'un arc de cercle, de la température, mais sert aussi dans la vie courante à désigner les régions de l'enseignement français où l'on va parler de trois « degrés » et aussi dans la mathématique fondamentale de la parenté. [...] Je me suis efforcé, dans le corps du livre, de donner à ce titre toutes les significations distinguées par le dictionnaire<sup>20</sup>.

De telles remarques invitent évidemment à se confronter aux différentes acceptions de « emploi » et de « temps ». Concernant le premier mot, le sens qui paraît le plus évident est « Action ou manière d'employer une chose ; ce à quoi elle est employée, sa destination. » Et, d'ailleurs, pour illustrer cette définition *Le Petit Robert* 2015 propose justement comme exemple : « *Faire un bon, un mauvais emploi de son temps, de son argent.* » On pourrait cependant aussi tenter : « Occupation (de qqn). *Raisonner est l'emploi de toute ma maison.* Molière. MOD. Ce à quoi s'applique l'activité rétribuée d'un employé, d'un salarié. » Ce qui amènerait alors à paraphraser le titre de Butor par « le travail du temps », « la tâche du temps » et donc à se demander quel est ce travail.

On pourrait aussi certainement lire ce titre comme « l'occupation du temps », dans le sens « l'occupation de l'époque », ce que font les gens pendant la période où est rédigée l'œuvre. Le roman devient alors une œuvre réaliste retraçant la façon dont les hommes de l'après-guerre vivent. L'utilisation d'un singulier pourrait même vouloir dire que tous les individus ont la même occupation, que le monde est devenu uniforme et terne, à l'image de Bleston, à l'image des compagnons de travail de Revel.

Une autre définition est des plus productives : « *Ling.* Le fait de se servir d'une forme de la langue, *Les mots ne sont immuables ni dans leur sens, ni dans leur emploi* LITTRÉ ». Cette lecture semble pertinente si on la relie à la définition suivante de « temps » : « Forme verbale particulière à valeur temporelle. *Temps et modes. Temps et aspect. Temps simples.* » Le titre serait alors synonyme de « l'utilisation des temps des verbes ». Cette interprétation paraît d'autant plus justifiée que quelques années auparavant un roman ayant eu une influence considérable a justement joué sur l'emploi des temps et plus particulièrement sur l'emploi du passé composé, un des temps dominants de *L'Emploi du temps* : *L'Étranger*. De plus, à plusieurs reprises, Butor a explicité lui-même son intérêt pour les temps verbaux :

19. CHARBONNIER Georges, *Entretiens avec Michel Butor*, op. cit., p. 137.

20. BUTOR Michel, *Improvisations sur Michel Butor*, op. cit., p. 121-122.

En enseignant le français à des étrangers j'avais été amené à réfléchir à toutes ces structures propres à notre langue. Avec toutes mes superpositions temporelles j'avais besoin des temps du français. Ils étaient là à ma disposition<sup>21</sup>.

Le traducteur allemand de *L'Emploi du temps*, H. Scheffel, a d'ailleurs lui aussi envisagé cette acception :

Pour *L'Emploi du temps*, trouver un titre fut aussi une opération compliquée : en français, cela signifie une foule de choses, entre autres l'emploi des temps des verbes... Il n'était pas possible de sauver cette dernière signification. J'ai donc appelé l'ouvrage, simplement, *Der Zeitplan*. C'est plus vague que l'original, mais c'était la seule solution<sup>22</sup>.

L'exploration du substantif « temps » est tout aussi riche. Nous avons jusqu'alors considéré le temps comme un « milieu indéfini où paraissent se dérouler irréversiblement les existences dans leur changement, les événements et les phénomènes dans leur succession ». *Le Petit Robert* ajoute que la mesure du temps est « fondée sur l'hypothèse de la constance de la vitesse de rotation de la Terre », précision qui semble correspondre idéalement au roman étudié puisque Revel date son journal en ayant recours aux mois et jours.

« Temps » peut cependant être défini de manière tout autre : « Chacune des divisions égales de la mesure, en musique. *Une noire, une croche par temps*. » Cette définition est, d'ores et déjà, une invitation à analyser musicalement *L'Emploi du temps* et à se questionner sur les rapports existant entre la musique et le temps.

Selon *Le Petit Robert*, « temps » signifie encore « Catégorie fondamentale de l'entendement, objet de la réflexion philosophique et scientifique lié à l'expérience de la durée. *L'erreur de Kant a été de prendre le temps pour un milieu homogène BERGSON*. » Le lecteur, en découvrant le titre, serait cette fois amené à se demander quel concept philosophique du temps utilise Butor. Est-ce l'emploi du temps kantien, l'emploi du temps bergsonien, l'emploi du temps husserlien, l'emploi du temps heideggerien, etc. ? La définition continue par « *Temps réel, vécu; temps objectif, mesurable, opératoire* ». Ce qui conduit alors à s'interroger sur le temps qu'évoque Butor. Parle-t-il de l'emploi du temps subjectif, de l'emploi du temps objectif, des deux ?

Le mot « temps » peut enfin vouloir dire : « État de l'atmosphère à un moment donné considéré surtout dans son influence sur la vie et l'activité humaines. *Temps chaud, froid; sec, pluvieux*. » Il suffit de lire la première page du roman pour

21. BUTOR Michel, *Improvisations sur Michel Butor*, op. cit., p. 87.

22. CALLE Mireille (entretiens de), *Les Métamorphoses Butor*, Sainte-Foix-Québec, Le Griffon d'Argile « Trait d'union », 1991, p. 128.

prendre conscience que Butor va aussi « employer » le temps météorologique. Restera bien sûr à préciser comment.

Le défigement de l'expression originelle n'a pas pour seule conséquence cette multiplication des possibles sémantiques, il est créateur d'une ambiguïté syntaxique bien connue de la grammaire latine. Une expression comme « la crainte des ennemis » peut en effet avoir une valeur subjective (les ennemis craignent) ou une valeur objective (on craint les ennemis). Comme le montrent bien les reformulations entre parenthèses, dans le premier cas le complément du nom traduit une relation syntaxique du type sujet à verbe alors que dans le deuxième on a une relation de verbe à complément d'objet. En jouant sur le titre du roman de Burton, « Le Meurtre de Bleston », c'est Butor lui-même qui, dans *L'Emploi du temps*, nous conduit sur cette piste :

ce titre a en effet trois sens possibles : le meurtre de Bleston, c'est d'abord le meurtre commis à Bleston ; mais ce peut être aussi le meurtre commis par Bleston, ainsi que le meurtre dont Bleston est la victime. Le titre du roman invite donc à considérer la ville non seulement comme le cadre du crime qu'il nous racontera, mais aussi comme un lieu dangereux et/ou vulnérable<sup>23</sup>.

Les conséquences sont de taille : si l'on analyse l'expression *L'Emploi du temps* avec la valeur subjective, c'est le temps qui emploie ; au contraire, avec la valeur objective, c'est le temps qui est employé. On voit donc que le temps peut avoir un double statut. Si on lui laisse la bride, il devient le sujet, il devient l'employeur. L'homme est alors réduit à un employé, à, dans une perspective marxiste, un aliéné. Cette acception qui personnifie le temps lui donne par la même occasion une valeur allégorique. « Le temps emploie » un peu comme « la mort fauche ». Mais le titre nous dit aussi qu'il est possible de faire du temps un objet et, là, l'homme réapparaît car c'est lui l'« employeur ». Cette ambiguïté rend le titre énigmatique et met le lecteur face à la question : qui est le maître, l'homme ou le temps ? Cette interrogation est cruciale au xx<sup>e</sup> siècle. On la retrouve constamment chez les philosophes. Janet par exemple écrit : « Si nous parlons de savoir sur le temps, il faut que nous arrivions à donner des manières de se défendre contre le temps et des manières de s'en servir<sup>24</sup>. »

Un autre champ exploratoire nous est également donné dans le roman. À plusieurs reprises, Revel s'interroge sur l'étymologie du mot « Bleston » et Butor, lui-même, parlant des mots en général, dit à Charbonnier : « Je veux retrouver

23. KERBRAT Claire, *Leçon littéraire sur L'Emploi du temps de Michel Butor*, Paris, PUF, 1995, p. 35.

24. JANET Pierre, *L'Évolution de la mémoire et de la notion de temps*, Paris, Éditions Chahine, 1928, p. 32.



leur histoire, et je veux développer toute leur histoire, développer dans le sens où on parle de développement, quand on développe une expression en mathématiques<sup>25</sup>. » Si nous analysons le titre sous cet angle et si nous n'y voyons qu'une seule lexie, nous sommes conduits en 1870, période où est officialisée l'acceptation « répartition dans le temps de tâches à effectuer », période éminemment scientifique, période qui voit l'apogée de la révolution industrielle, les prémices de la rationalisation du travail. Autrement dit, le titre choisi par Butor serait à relier au monde de la bourgeoisie. On en aurait une confirmation dans le fait que, lorsque la monarchie et l'aristocratie étaient encore dominantes, le terme « emploi » avait des connotations péjoratives. Sauf rares exceptions, on ne l'utilisait pas pour désigner une fonction nobiliaire :

1°. *Emploi* ne paraît pas un terme propre, en parlant des grands Officiers de la Couronne, d'un Chancelier, d'un Général : il semble que ce mot n'est fait que pour les subalternes. (Abbé Féraud, *Dictionnaire critique*, 1787)

Autre élément allant dans le même sens : en pleine révolution industrielle est rédigé, par un certain Marc-Antoine Julien, un texte intitulé *Essai sur l'emploi du temps*. Cette œuvre cherche à aider les hommes de l'époque à maîtriser et contrôler leur existence, à la rationaliser, à la rentabiliser, à la moraliser et ce en notant au fur et à mesure leur quotidien, en complétant des grilles censées les diriger dans la bonne voie. Pour Leenhardt, le lien avec la vision du monde bourgeoise ne fait aucun doute :

Le livre de Julien fait sur ce point référence à la fonction du capital chez Adam Smith, le capital étant non seulement ce qui permet de vivre, le capital de consommation mais ce qui rapporte du revenu (capital). Cette double nature du capital, il la reporte métaphoriquement comme double nature de l'écriture, à la fois totalisation du passé et ouverture sur l'avenir<sup>26</sup>.

Si, maintenant, reprenant la démarche ci-dessus, nous estimons que le titre de Butor contient plusieurs lexies, nous sommes conduits à une époque bien plus ancienne. En effet, « emploi » est le déverbal d'« employer », verbe « issu (1080) du latin *implicare*, proprement “plier dans”, d'où “entortiller, emmêler” et au figuré “s'engager dans”, “mettre, placer” ». N'a-t-on pas là un parfait résumé du roman ? Le pauvre Revel se retrouve d'abord littéralement « entortillé », « emmêlé » (le mot prend d'autant plus de force quand on se rappelle qu'Ann-Ariane l'aidera à

25. CHARBONNIER Georges, *Entretiens avec Michel Butor*, *op. cit.*, p. 20.

26. Butor, *Colloque de Cerisy*, RAILLARD Georges (dir.), Paris, Union générale d'éditions, « 10/18 », 1974, p. 219.

sortir de son labyrinthe) dans le réel. Mais il va finir par affronter ce réel, par s'y « engager », par y chercher sa « place ».

Spitzer nous souffle une autre approche : l'approche énonciative. Pour lui, un titre comme *La Modification* doit être lu ironiquement : « c'est que, en moins de 24 heures [...] non pas une modification mais un renversement complet de tous les projets de Léon s'est produit<sup>27</sup> ». Il applique la même grille à *L'Emploi du temps* :

Il faudra donc, je crois, interpréter le titre du roman *L'Emploi du temps* comme une ironie voulue par l'auteur : l'emploi du temps prouve peut-être l'innocence « légale et littérale » de James [...], mais son rêve « après coup » prouve sa culpabilité possible : [...] En d'autres termes l'emploi du temps ne prouve rien, le meurtre étant pour ainsi dire latent. Comme toujours dans ce roman l'exactitude de la notation des temps aboutit à la défaite devant la reconstitution du temps [...] La haine détruit le temps<sup>28</sup>.

On pourrait aussi voir une dimension ironique dans le fait que pendant les six premiers mois de son séjour, Revel n'emploie pas du tout son temps : il se laisse porter par les événements, il n'est en rien maître de la situation, il est sous la domination de Bleston. De même, dans son récit, au mois de mai, le narrateur-écrivain n'utilise pas vraiment le temps. Il se contente de reprendre, sans réelle interrogation, sans réelle réflexion, les ressources de la temporalité romanesque classique, les vieux schémas du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce n'est que par la suite qu'on peut donc véritablement parler d'« emploi du temps ».

Terminons enfin en rappelant que toute l'œuvre de Butor est la preuve que, loin de ne s'intéresser qu'aux signifiés, il prend en compte les signifiants. Certes, graphiquement parlant, ses premiers titres sont peu originaux. Cela ne veut cependant pas dire qu'il faut totalement négliger cette dimension. Si les mots utilisés sont des noms courts retranscrits sans aucune originalité typographique, ne serait-ce pas le signe que c'est de la vie quotidienne, banale, ordinaire dont il va être question ?

Plus intéressant, les premiers titres de Butor sont homophoniques. *Passage de Milan* est construit sur un jeu de mots :

Lorsque nous nous enfonçons dans le livre, avec toutes ses références à l'Égypte d'un côté, aux temps futurs de l'autre, nous devinons alors un calembour de plus en plus obsédant : mille ans ; dans cette nuit, où l'on a l'impression qu'il ne se passe presque

27. SPITZER LEO, « Quelques aspects de la technique des romans de Michel Butor », *op. cit.*, p. 505.

28. *Ibid.*, p. 493-494.

rien, pourtant des milliers d'années peuvent passer d'un personnage à l'autre, d'un instant à l'autre<sup>29</sup>.

Butor confie à Charbonnier que par la suite il ne rompt pas avec cette pratique : « Dans les titres précédents, il y avait des jeux de mots<sup>30</sup> ». Cette remarque pourrait peut-être amener un esprit très imaginatif à voir dans le titre de Butor « L'ample loi du temps », belle manière de montrer qu'avec l'avènement de la science et de la bourgeoisie tout est soumis au temps, un temps qui, selon les connotations que l'on attribue à la lexie « loi », est du côté de l'autorité, de l'inflexibilité, de l'entrave ou, au contraire, est un fondement, un repère permettant aux hommes de vivre harmonieusement.

Plus sûrement, pour prendre toute la mesure de la dimension homophonique du titre *L'Emploi du temps*, il faut se rappeler que Butor, s'appuyant sur son nom de famille, affirme que les animaux jouent un « rôle considérable » dans presque tous ses livres (*OC VI*, p. 886). Les faits ne le démentent pas : nous venons de voir qu'un rapace est au cœur de son premier roman, un de ses textes autobiographiques s'intitule *Portrait de l'artiste en jeune singe*, *La Modification* se réfère à plusieurs reprises à la louve de Remus et Romulus, *Boomerang* met en scène un lion, un éléphant, un loup et un ours ; etc. Cette omniprésence mais aussi et surtout la profusion de mouches à Bleston et le fait que les syntagmes *Passage de Milan* et *L'Emploi du temps* ont la même structure syntaxique, la même longueur et se suivent chronologiquement n'amèneraient-ils pas à postuler que derrière le titre original se cacherait l'homophone *L'Emploi du taon* ?

En attendant de comprendre et de justifier ce calembour, que déduire de l'analyse qui précède ? Puisque, via l'étymologie et l'intertextualité, elle nous fait voyager du Moyen Âge au XIX<sup>e</sup> siècle, puisqu'elle s'intéresse autant à Revel qu'à l'homme de l'après-guerre, elle conduit tout d'abord à voir dans la LITTÉRATURE beaucoup plus qu'une œuvre close sur elle-même, beaucoup plus qu'une auto-contemplation de nombrils. Elle invite aussi à intégrer dans le STYLE, et donc à les interroger davantage, le lexique, les tiroirs verbaux, la syntaxe, l'énonciation, les dimensions graphique et phonologique. Elle tend également à montrer que notre conception actuelle du temps paraît devoir beaucoup à l'idéologie bourgeoise et au judéo-christianisme, indice que le temps pourrait s'analyser SOCIOLOGIQUEMENT. Enfin, il semblerait bien qu'un des enjeux principaux du roman soit de savoir si l'homme est employé ou employeur du temps, si le temps est une fatalité qui nous

29. BUTOR Michel, *Improvisations sur Michel Butor*, op. cit., p. 79.

30. CHARBONNIER Georges, *Entretiens avec Michel Butor*, op. cit., p. 136.

« entortille », un ennemi angoissant contre lequel nous devons lutter bec et ongles ou au contraire un ami sur lequel nous pouvons, nous devons, nous appuyer, enjeu qui sous-tend des interrogations ÉTHIQUES du type « Comment bien employer son temps? », « Quelles conséquences bénéfiques pourrait avoir sur nos vies et sur notre société un bon emploi du temps? »

Autant de constats et de questions qui amènent à préciser notre feuille de route et donc à nous demander « quelles conceptions, sociologie et éthique du temps révèlent les systèmes utilisés par Butor dans *L'Emploi du temps* ».